



Des choux et des carottes contre le patriarcat

Lucile Ruault

► To cite this version:

Lucile Ruault. Des choux et des carottes contre le patriarcat. Nouvelles questions féministes, 2022. ⟨hal-03879501⟩

HAL Id: hal-03879501

<https://hal.science/hal-03879501v1>

Submitted on 30 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Des choux et des carottes contre le patriarcat

Lucile Ruault

En janvier 2010, Delphy et moi nous sommes rencontrées autour des talons hauts. Ce n'est pas ce que vous croyez, avec nous deux cela donnerait certainement une chorégraphie grotesque de silhouettes pataudes.

Alors étudiante, j'avais commencé un mémoire de Master 1 sur le port de chaussures à talons par les femmes et j'essayais vainement de défendre la pertinence de cet objet d'étude (en était-ce seulement un ?). J'essayais les moqueries et regards condescendants (au mieux), les interprétations psychologisantes à mon propos et, surtout, les commentaires suspicieux quant au niveau intellectuel d'une telle entreprise. La frivolité attachée à l'accessoire retombait sur l'enquête.

J'en venais à douter, à chercher le moindre signe d'incitation à poursuivre.

Un soir, au prétexte que je venais de lire une interview dans laquelle elle illustrait son propos par un accessoire, la chaussure à talon, j'écris un mail à « Christine Delphy ». La démarche est osée, une de celles qu'on fait à des heures tardives, après avoir tant retourné les choses en solitaire qu'on n'en mesure plus vraiment l'imprudence. C'est aussi que je ne me figure pas encore tout à fait Christine Delphy comme une icône du féminisme, alors que je lui déverse mes soucis : me voilà « perdue dans mon sujet », qui est « mal compris » et passe pour « simpliste ». Le ton est ampoulé, les paragraphes font hâtivement de ce « petit objet » le symptôme du sexisme ordinaire et – horreur – j'écris « la femme ».

Il est 23h36, je clique sur envoi. Au réveil le lendemain, l'idée me paraît insensée : c'est certain, je me suis ridiculisée, elle ne me répondra pas. Comme s'il me revenait à l'esprit qui est Christine Delphy, je réalise qu'on n'adresse pas sur un coup de tête un message écrit à la va-vite à une telle personnalité.

J'ouvre fébrilement ma boîte mail et découvre avec stupéfaction que Delphy m'a répondu en pleine nuit. « Votre courrier me fait plaisir ». Je dois m'asseoir pour continuer à lire ce long mail, très vite, les yeux écarquillés, bouche bée. Il m'emplit aussitôt d'une joie triomphante. Je retrouve un peu de ce sentiment en le relisant à présent.

Il y a tellement de Delphy dans ce mail.

D'abord, une immense générosité intellectuelle : elle m'intime de continuer, me propose de lui envoyer mes textes, qu'elle « lirai[t] volontiers ». Et surtout : « Votre sujet est très important, d'autant plus qu'il est tabou. (...) ne vous laissez pas intimider : quand on rencontre une telle

résistance, c'est qu'on est sur la bonne voie ». Pour une quête d'encouragement, j'avais frappé à la bonne porte !

Dans ce mail, anodin pour elle, Delphy déploie son analyse impitoyable : elle y parle d'entrave à la mobilité, de gêne, de douleur, et carrément de torture et de « déni de la torture ». Elle considère la fabrication d'artefacts qui produisent un handicap physique, auquel une société patriarcale assimile la féminité, tout en la faisant passer pour un charme.

Enfin, elle fonde sa réflexion sur l'exemple. Son mail commence par une scène qu'elle a observée à la télévision la veille au soir : une secrétaire d'État portait des talons aiguille et, sur le plateau, « on aurait dit qu'elle allait se casser la gueule à tout moment », signe qu'elle « s'était sentie obligée [d'en porter] pour cette apparition à la télé ». Suit son interprétation des faits, puis la montée en généralité et en puissance du raisonnement.

Débuta ainsi une correspondance, évidemment très porteuse pour le cheminement de ma réflexion. En étudiant avec Delphy, à ma mesure bien sûr, je ne devais donc plus douter de l'intérêt de continuer.

À la rentrée 2012, en tant que doctorante, je suis en charge de la partie « genre » d'un cours de « Sociologie contemporaine » à destination d'étudiant·e·s de M1 en science politique à Lille. Un grand défi, à la mesure de l'opportunité : les enseignements en études genre sont alors extrêmement rares dans cette faculté. La première partie est largement dédiée à la perspective anti-naturaliste ; si je rate l'explication, tout l'échafaudage du cours s'effondre. Nous sommes à une époque où le « féminisme » est encore un gros mot, certainement pas des savoirs à transmettre ; pour la plupart en France, le genre n'est rien d'autre qu'une catégorie grammaticale ; quant au sexe, des étudiant·e·s en science politique se demandent bien ce qu'il a à faire dans une salle de cours si ce n'est pour badiner ou chahuter. Comment donc construire une heure d'enseignement autour de la distinction sexe/genre ? Comment éviter d'embrouiller d'emblée les esprits et de perdre mon public ? En enseignant avec Delphy.

Pour redéfinir les sexes en tant que produit d'un rapport de pouvoir, et donc faire passer l'idée au premier abord ébouriffante qu'ici la différence est d'abord hiérarchie, j'ai choisi de revenir aux mots de Delphy. Cette différence a la particularité d'être détournée : « une “vraie” différence est d'une part réciproque – un chou est aussi différent d'une carotte qu'une carotte l'est d'un chou –, et d'autre part n'implique pas de comparaison au détriment de l'un des termes. Or la différence invoquée sans arrêt à propos des femmes, mais aussi des homosexuel·le·s, des “Arabes”, des Noirs, n'est pas réciproque, bien au contraire. Ce sont elles et eux qui sont

différents ; les hommes, les hétérosexuels, les Blancs, quant à eux, ne sont “différents” de personne, ils sont au contraire “comme tout le monde”. Cette différence est un stigmate »¹.

Les choux et les carottes occupent beaucoup de place dans l’œuvre de Delphy. Une justification de ce tropisme s’est glissée dans ses pages, celle de vouloir rester terre-à-terre : « parlons de ce qui est, sans conteste tangible : de choux et de carottes. Regardons les gens qui produisent des choux et des carottes »². Ailleurs, les choux et les carottes sont conjointement convoqués avec « les courgettes, les melons, les pommes de terre »³ pour souligner la multiplicité des différenciations, et ainsi contrer les thèses lévi-straussienne et derridienne qui, sans considération pour la hiérarchie, rapportent la différence des sexes à l’importance pour l’esprit humain de distinguer les choses, de préférence en deux. Parfois, les choux et les carottes laissent place aux étapes de vie d’un poireau, et surtout au travail réalisé sur le poireau, pour faire admettre que toutes les étapes de ce travail sont productives : « On prend l’ensemble du poireau ; c’est-à-dire jusqu’au moment où il est porté à la bouche, ou rien du tout »⁴.

De carotte en melon, on s’amuse avec Delphy. Son écriture donne le courage de recourir à l’absurde, en transposant le raisonnement vers un sujet léger. Je me revois ainsi, dans la salle de cours, imaginer à voix haute un monde à trois couleurs de cheveux, du reste pas plus absurde que le monde réel divisé en deux sexes ; toutes les habitudes sociales seraient construites pour que cette différence apparaisse significative, et l’on considérerait alors que cette différence fondamentale influe sur le caractère, le reste du corps, les façons de réfléchir, dans la mesure où l’on apprendrait depuis l’enfance aux personnes brunes à être indépendantes, décidées, etc., à celles aux cheveux blonds à être frivoles, vulnérables, etc. (pour ne reprendre que quelques stéréotypes, du reste sexistes). En déployant jusqu’au bout les implications d’un autre système d’inégalités, il devenait plus aisé d’expliquer aux étudiant-e-s que c’est en sursignifiant certains attributs corporels que la hiérarchie sociale détermine la construction de la différence des sexes. Je faisais ainsi le pari que cet exemple de société tiré par les cheveux se rappellerait aux esprits pour marteler que la bicatégorisation des sexes n’est en aucun cas fondée sur une dichotomie naturelle.

¹ Delphy, Christine ([2001] 2009), « Préface. Critique de la raison naturelle ». In *L’Ennemi principal. T2 : Penser le genre*. Paris : Syllepse, p. 9.

² Delphy, Christine ([1985] 2009), « Agriculture et travail domestique : la réponse de la bergère à Engels ». In *L’Ennemi principal. T2, op. cit.*, p.173.

³ Delphy, Christine ([1991] 2009), « Penser le genre : problèmes et résistances ». In *L’Ennemi principal. T2, op. cit.*, p. 248.

⁴ Delphy, Christine ([1988] 2009), « Le patriarcat : une oppression spécifique ». In *L’Ennemi principal. T2, op. cit.*, p. 67.

Quand ce ne sont pas les légumes (que Christine manie avec nettement plus de conviction dans l'écriture qu'en cuisine), on réfléchit avec les animaux de la ferme. Pour mesurer ce que signifie escamoter le travail de transformation des produits agricoles, le lectorat se retrouve à visualiser des agriculteurs qui « dévorent tout crus des cochons courant sur leurs quatre pattes »⁵. Ou encore, cette compréhension lumineuse de la consommation différentielle au sein des maisonnées : « dans chaque famille et dans chaque poulet, il y a “le morceau de papa” »⁶. Plus tard, ce sont des animaux nettement plus exotiques qui lui servent à démonter la théorie marxiste de la plus-value : « Marx a essayé d'imaginer comment on pouvait passer à l'intérieur d'un échange équitable à un échange inéquitable, ce qui le mène à considérer la vente du travail libre comme un lieu sociologique complexe, recelant une chambre. Il a en somme dessiné l'éléphant à l'intérieur du python, comme l'aviateur le faisait pour le Petit Prince. Son erreur, ou celle de ceux qui l'ont suivi, c'est de prendre ce dessin pour une radiographie. Car, on ne sait pas ce qui se passe à l'intérieur du python, comment l'éléphant s'y place et même s'il s'agit vraiment d'un éléphant. On sait ce qui entre dans le python et ce qu'il en sort. Entre les deux, on ne peut faire que des hypothèses : des modèles. »⁷

Christine Delphy a l'art d'exprimer des choses compliquées en peu de mots, et je ne connais rien de mieux pour enseigner la radicalité de certains raisonnements. Parce que ces formules d'une simplicité éblouissante sont aptes à toucher une diversité d'individus. Ces phrases imagées qui proposent des analyses redoutables vous font l'effet d'une révélation ! Delphy met cet art au service de raisonnements ardu (« le genre précède le sexe » ; « le genre [n'a] pas de substrat physique ») autant que sur la concrétude du quotidien. Avec des choux, elle ne vous fera certainement pas une potée, mais renversera vos convictions les plus fermement acquises, celles qui ont la force de l'évidence. Donnez-lui une vache et, après l'avoir complimentée pour sa beauté, elle vous résumera une grande part des fondations de l'exploitation de la force de travail des femmes.

Les étudiant·e·s à qui j'ai eu la joie d'enseigner la pensée de Delphy partageaient ce sentiment de pensée lumineuse. En cours, où toute leur attitude montrait qu'à ce compte-là elles et ils se tenaient prêt·e·s à s'engager plus loin dans la réflexion : des yeux perçants, un air amusé, avide de prendre en note d'autres images aussi fracassantes que loufoques. J'ai ensuite pu le vérifier

⁵ Delphy, Christine ([1978] 2009), « Travail ménager ou travail domestique ? ». In *L'Ennemi principal. T1 : Économie politique du patriarcat*, Paris : Syllepse, p. 63

⁶ Delphy, Christine ([1998] 2009), « Famille et consommation ». In *L'Ennemi principal. T1., op. cit.*, p. 91.

⁷ Delphy, Christine (2015), *Pour une théorie générale de l'exploitation. Des différentes formes d'extorsion de travail aujourd'hui*. Paris et Québec : Syllepse et M Éditeur, p. 80

lors des examens oraux, où filtrait le plaisir de mobiliser ces images et de dérouler sa théorie de l'existence d'un système de production domestique. Je m'attendais beaucoup moins à ce que certain·e·s n'hésitent pas à illustrer cette démonstration à l'aide d'observations issues de leur enfance ou de leur quotidien. Et je ne peux m'empêcher de penser que les mots de Delphy avaient laissé leur marque.

Il faut oser s'écarter de la noblesse d'écriture, il faut s'autoriser le recours au trivial au beau milieu d'un argumentaire, il faut trouver l'exemple qui fera sourire – du talon aiguille aux patates. Delphy nous intime de ne pas nous prendre trop au sérieux. Car, au bout du compte, il est probable que des heures en amphi l'on retienne surtout le coup du « morceau de Papa » dans le poulet du samedi – préparé par Maman.